

## Anthropologie et Sociétés

# L'archéologie d'une transformation sociale : le passage de la chasse-cueillette à l'agriculture

Philippe E.-L. Smith

---

L'archéologie du social  
Volume 8, numéro 1, 1984

URI : [id.erudit.org/iderudit/006175ar](https://id.erudit.org/iderudit/006175ar)  
<https://doi.org/10.7202/006175ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN 0702-8997 (imprimé)  
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Smith, P. (1984). L'archéologie d'une transformation sociale : le passage de la chasse-cueillette à l'agriculture. *Anthropologie et Sociétés*, 8(1), 45–61. <https://doi.org/10.7202/006175ar>

---

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés,  
Université Laval, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

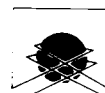
---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# L'ARCHÉOLOGIE D'UNE TRANSFORMATION SOCIALE : le passage de la chasse-cueillette à l'agriculture



**Philip E.-L. Smith**  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal

Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les Recherches, dans lesquelles on peut entrer sur ce Sujet, pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnements hypothétiques et conditionnels; plus propres à éclaircir la Nature des choses qu'à montrer la véritable origine, et semblables à ceux que font tous les jours nos Physiciens sur la formation du Monde.

Rousseau 1755: 45

## ▣ Abrégé historique

Il est devenu banal d'affirmer que le passage d'un mode de vie prédateur à un mode de vie axé sur la production de nourriture fut accompagné d'une transformation sociale en profondeur. Cette conviction est même tellement ancrée dans notre tradition culturelle, et dans d'autres aussi, qu'il est étonnant que nous devions encore parfois la souligner. Elle fut partagée par les plus vieilles civilisations du Proche-Orient (pensons à la Genèse et à ses antédédents) et par les Grecs; on la retrouve dans les vieilles légendes chinoises aussi bien que chez les philosophes européens du XVIIIe siècle et J.-J. Rousseau n'a fait que la reprendre en y voyant l'origine et les sources de l'inégalité. On en est même venu à un point où cette affirmation peut être considérée soit comme une hypothèse, soit comme une fable et Voltaire, qui s'opposait souvent aux histoires universelles, ne manquait quand même pas de puiser dans celle-ci de temps à autre.

Les anthropologues évolutionnistes du XIXe siècle développeront cette idée encore plus et la description que Morgan fit du passage de la « sauvagerie » à la « barbarie »<sup>1</sup> séduisit suffisamment Marx pour que celui-ci

<sup>1</sup> « The achievements of civilized man, although very great and remarkable, are nevertheless very far from sufficient to eclipse the works of man as a barbarian... His achievements as a barbarian should be considered in their relation to the sum of human progress; and we may be forced to admit that they transcend, in relative importance, all his subsequent works » (Morgan 1877: 31).

(alors âgé) pousse Engels à l'intégrer dans ses réflexions sur les origines de la famille, de la propriété et de l'État (Engels 1884). Depuis lors, sous une forme ou sous une autre, les théoriciens marxistes ont toujours souligné l'importance qu'eut l'adoption de l'agriculture et de l'élevage dans le développement révolutionnaire des sociétés, en changeant les moyens de production, en incitant une division sociale et sexuelle du travail, en préparant l'avènement des classes sociales et la création d'un État coercitif.

Indépendamment de multiples différences d'emphase ou de doctrine, tous ces auteurs ont soutenu ou soutiennent encore que la fin du « monde antique » fut marquée par l'introduction de l'agriculture dans les différents trajets culturels de l'humanité.

Empruntant l'expression de Fustel de Coulanges (1864), on pourrait dire que ce fut là une de ces « révolutions profondes et silencieuses » qui se produisirent avant d'être consignées dans les documents écrits, alors que ceux-là même qui les vivaient ne réalisaient point leur importance. Elles seront pourtant aux sources mêmes de nos sociétés.

Quoique Morgan dut être au courant de certaines fouilles menées en Europe, on peut dire que ses spéculations et celles de ses successeurs furent d'abord élaborées à un moment où on ne possédait encore qu'une connaissance très superficielle des sociétés « primitives » et où on ne puisait pas encore de façon importante dans les données archéologiques.

En réalité, presque tous les préhistoriens qui travaillèrent en ces temps (1810-1860) où l'archéologie cherchait elle-même à se définir semblent avoir été beaucoup plus préoccupés par les changements observés dans les objets recueillis que par ceux qui se déroulaient aux niveaux de la subsistance, de la société, de l'idéologie. Contrairement aux préoccupations actuelles, on pourrait croire que ces chercheurs positivistes, à l'affût de l'objet inédit, formés souvent en sciences naturelles, refusaient volontairement de s'engager trop ouvertement dans ce qui pouvait sembler être de l'histoire spéculative, sinon fantaisiste.

Lubbock stigmatisa cette façon de penser en 1865 en créant le concept de Néolithique, ou « Nouvel Âge de la Pierre », caractérisé essentiellement par l'apparition d'objets en pierre polie contrastant avec les objets de pierre taillée diagnostiques de la période paléolithique précédente. Il pourrait cependant être difficile aujourd'hui de les juger trop durement car leur objectif était justement d'établir une lecture nouvelle et autonome du passé à partir de ses vestiges directs et non plus à partir de textes trop récents ou de raisonnements trop conjecturaux. Tant que ces vestiges restaient peu abondants et peu éloquents, n'y avait-il pas une justification à s'écarter des débats trop philosophiques ou trop ethnologiques et à adopter une neutralité plus silencieuse ? De toute façon, ne partageaient-ils pas ensemble la même conviction fondamentale, celle de l'insuffisance des

livres sacrés, et la même certitude, celle qu'il fallait qu'il y eut une longue période préhistorique si on voulait rendre compte des événements du passé ?

Évidemment, un surplus de prudence mène souvent à un piétinement stagnant et il faut constater que la plupart des préhistoriens du début de notre siècle s'enfermaient encore dans les objets et semblaient n'avoir aucun intérêt à les dépasser ou à chercher à y lire l'expression de comportements moins tangibles. En dépit d'une simplification peut-être abusive, je crois vraiment que ce ne sera que dans les années 1920-1930 que les préhistoriens européens commenceront à repenser ce Néolithique et à insister sur les modes de subsistance, en particulier, sur les modes de production nouveaux qui marqueront cette période.

Suivant cette tendance, Gordon Childe, récemment converti aux vues marxistes de l'histoire, cherchera alors à montrer non seulement comment aurait pu commencer ce nouveau « moyen de production », mais aussi comment celui-ci influencera les « relations de production » en entraînant toute une suite de transformations économiques, technologiques, sociales, politiques et idéologiques.

Le principal apport que Childe fera dans son célèbre article de 1935, et dans ses livres de 1936 et de 1942, sera d'introduire le concept de révolutions économiques et, plus spécifiquement, de révolutions progressives dans les études préhistoriques en insistant à la fois sur les influences technologiques et écologiques dans l'avènement de ces révolutions successives qui seront celles du Néolithique, de l'urbanisation et de l'industrialisation.

Contrastant les groupes néolithiques avec ceux des chasseurs-pêcheurs-cueilleurs du Paléolithique, il écrira :

Le premier progrès révolutionnaire fut réalisé quand un ou plusieurs groupes commencèrent à cultiver et/ou à faire de l'élevage. Les cultigènes et les animaux domestiqués donnent à l'agriculteur, à l'éleveur ou au fermier mixte le contrôle de leur propre base de subsistance; ils peuvent alors, jusqu'à un certain point, augmenter leur production en suivant la demande. Ainsi, la population peut s'accroître à un degré qui surpasse même celui pouvant être atteint par les chasseurs les plus favorisés comme les Magdaléniens de la Dordogne ou les Kwakiutl de la Colombie Britannique... Cette révolution peut être appelée la révolution néolithique... Je suggérerais, en conséquence, et de manière provisoire, que l'on conçoive désormais les termes paléolithique, néolithique, etc., comme des concepts indicateurs de stades économiques.

Childe 1935: 9

Dans l'esprit de Childe, l'animal humain, engagé dans une situation révolutionnaire par des forces exogènes non contrôlées (spécifiquement, l'appauvrissement des territoires du Proche-Orient et de l'Afrique du nord à la suite du bouleversement écologique post-pléistocène qui forcera les groupes alors en état de déséquilibre démographique et en forte contiguïté à cultiver la terre ou à faire de l'élevage dans les vallées ou les oasis), trans-

formera en profondeur sa relation avec la nature, passant d'un stade parasitaire à un stade d'interaction positive.

Dans une telle situation d'auto-suffisance économique, il devenait possible d'accumuler des surplus. La population s'accrut en nombre et en densité, la vie sédentaire ou semi-sédentaire s'imposa, on assista au développement d'une plus grande spécialisation au sein des petits groupes de travail sans qu'il y ait encore de spécialistes à temps plein et la technologie devint plus complexe, spécialement en ce qui concerne l'architecture, la poterie, la fabrication des textiles ou des gros outils. On note aussi que les contacts, les échanges et le commerce devinrent à la fois plus fréquents et plus importants au moment où la différenciation entre les groupes s'accusait.

L'unité d'organisation sociale opératoire restait petite, limitée au village mais Childe doutait que l'on puisse un jour connaître très en détail les institutions et les croyances des groupes néolithiques, suggérant néanmoins assez timidement l'existence de communautés organisées selon des principes de parenté et la présence, dans la vallée du Nil, de clans totémiques. Il croyait aussi que ces sociétés anciennes étaient fondamentalement égalitaristes, sans chefferie importante, qu'elles pratiquaient des cultes de la fertilité, usaient de magie pour favoriser la reproduction naturelle des ressources alimentaires et que, avec l'augmentation des besoins des agriculteurs, se développèrent les calendriers et les observations astronomiques (Childe 1936).

Si l'on oublie la phase pessimiste qui marque Childe dans les dernières années de sa vie (McNairn 1980: 159), on peut déceler dans ses ouvrages, comme dans ceux des philosophes des Lumières ou des évolutionnistes victoriens (et en contraste avec les vues des « évolutionnistes » pessimistes de la Grèce et de l'Italie classiques qui prévoyaient des suites de dégradation et de déclin), une adhésion extrêmement profonde au concept de progrès social. Il s'agit d'un reflet ethnocentrique évident qui qualifie encore souvent les thèses marxistes.

Que la production de la nourriture entraîna ou coïncida avec tous ces développements énumérés par Childe nous semble raisonnable et même si la description qu'il fit des conséquences de l'agropastoralisme paraît répéter les vues de Condorcet (1793-1794) ou de ses contemporains au sujet du « progrès de l'esprit humain », il faut ajouter immédiatement qu'elle s'ajustait aussi assez bien avec ce que les données archéologiques présentaient alors.

On connaissait en effet de nombreux détails sur les civilisations urbaines du Proche-Orient, de mieux en mieux aussi l'énorme période paléolithique de chasse-cueillette qui s'était déroulée en Europe et en certaines parties de l'Afrique et de l'Asie, et on mettait alors au jour en Egypte, en Palestine et en Mésopotamie des manifestations culturelles que nous plaçons aujourd'hui dans le Néolithique moyen et final ou dans une phase précédant le

Néolithique, quoique nous ignorions encore dans les faits les phénomènes caractéristiques du Néolithique inférieur. En somme, il y avait suffisamment de documents archéologiques pour justifier une perspective strictement archéologique.

Aujourd'hui, depuis en fait la période de l'après-guerre, le thème de l'émergence de la production de la nourriture, que ce soit dans l'Ancien ou le Nouveau Monde, est devenu, avec ceux de l'origine de l'humanité et de l'avènement de l'État, l'une des unités d'attention qui permettent le mieux aux archéologues de contribuer à une meilleure intelligibilité des processus qui ont transformé le comportement humain et les institutions sociales.

En dépit d'un manque certain de consensus et de profondes divisions parfois reliées à des contrastes idéologiques ou aux réponses données à certaines questions fondamentales (comme : L'avènement de la production de nourriture entraîne-t-il plus de travail et moins de loisir ? Quel degré de nouveauté qualifie les relations homme-plantes-animaux au Néolithique par rapport au Paléolithique ? Quelle part de la transformation globale faut-il attribuer au cadre matériel et écologique, aux pressions démographiques, aux changements de milieu et quelle part au cadre social ou idéologique ? Y a-t-il eu peu ou plusieurs centres d'origine de cette transformation ? etc.), il y a au moins une unanimité fondamentale sur la grande importance de cette transformation et sur son intérêt théorique, par exemple celui du passage d'un équilibre homéostatique à un équilibre métastable dans le phénomène adaptatif global. Il y a aussi une croyance commune que la nature de cette transformation et que les détails de ses processus peuvent être compris archéologiquement. Cette confiance est-elle justifiée ? Peut-être; nous en discuterons plus loin.

#### ☒ Les difficultés théoriques

Il serait simple d'énumérer et de décrire différents secteurs enregistrant des transformations liées au nouveau mode de contrôle humain de certaines espèces animales et végétales. Mentionnons seulement :

- l'augmentation démographique rapide et le développement d'une plus grande densité;
- la création d'établissements plus grands, plus visibles, plus sédentaires établis selon de nouveaux plans;
- le développement de nouveaux éléments technologiques liés à l'acquisition, à la transformation ou à la mise en réserve des nouveaux aliments (outils agricoles, pierres à moudre, poterie, textile, métal, etc.);
- le harnachement plus efficace d'énergie (puissance animale, voiles, esclaves);

- des changements dans les conditions épidémiologiques;
- un certain bouleversement de la géographie des races et des groupes linguistiques qui enregisteront des expansions ou des contractions considérables;
- une transformation profonde du système cognitif tel qu'exprimé dans la religion, la cosmologie, la vision du monde, l'art, etc.;
- le développement des conflits intergroupes (surtout au sujet des terres) et du commerce;
- un impact important et direct sur le milieu physique comme la déforestation et ses conséquences (érosion, diminution de la faune sauvage), etc.

Je renvoie le lecteur à une étude que j'ai déjà publiée sur les conséquences principales de l'intégration d'un mode de production de la nourriture (Smith 1976) et j'insisterai surtout ici sur les modifications sociales et politiques de cet avènement ainsi que sur les problèmes auxquels fait face l'archéologie.

Jusqu'à quel point peut-on dire qu'il y a une véritable archéologie de cette transformation sociale et quel degré de fiabilité doit-on reconnaître aux liens suggestifs que nous mettons entre les données tangibles et nos reconstitutions ?

Je serais peut-être de ceux qui pensent que l'archéologie n'a pas encore été très créatrice au niveau des lois du développement culturel mais il est indéniable qu'elle peut devenir très utile en éprouvant certaines théories proposées dans d'autres contextes disciplinaires comme la géographie, l'écologie, l'histoire ancienne ou les secteurs de l'anthropologie socio-culturelle préoccupés par les changements à long terme.

Je reconnais immédiatement aussi le problème réel et encore non résolu de savoir s'il est possible de comprendre vraiment le monde des idées, des représentations collectives et des catégories de connaissance des populations anciennes et disparues au travers des prismes déformants de notre propre structure conceptuelle. Je suis donc conscient d'une possible déformation subjective, analogue d'ailleurs à celle des anthropologues sociaux travaillant sur des populations culturellement très différentes de la leur.

J'admets enfin en préalable les objections soulevées non seulement sur l'utilité mais aussi sur l'efficacité réelle des archéologues qui tentent de reconstituer une organisation sociale détaillée de populations disparues qui n'ont rien écrit sur elles-mêmes. Je suis conscient des énormes difficultés qu'il y a à préciser les systèmes de résidence ou de descendance de ces populations alors que les ethnographes ne s'entendent pas toujours sur les populations qu'ils observent directement et j'admets qu'il n'y a pas de relations simples entre une culture matérielle et un système de parenté.

Conséquemment, il pourrait être plus judicieux de s'attarder aux attributs que la culture matérielle reflète avec le moins de déformations comme l'organisation politique, les pratiques religieuses, les schèmes d'établissement, l'organisation des maisonnées ou les relations économiques (Allen et Richardson 1971). Voyons en premier lieu comment on a traditionnellement compris le changement social lié à l'intégration du mode de production de la nourriture.

Dans une étape initiale, les auteurs ont le plus souvent brossé une image générale de la situation qui devait prévaloir aux derniers stades de la chasse-cueillette à partir de ce qu'ils savaient des sociétés de chasseurs-cueilleurs actuels considérées comme représentatives ou comme des analogues valables et en ajoutant leurs données archéologiques. Dans un second temps, on présente la situation dans les sociétés productrices les plus simples que nous connaissions ethnographiquement en espérant que le contraste entre ces deux généralisations révélera à la fois la nature et le degré des transformations.

Depuis l'époque des Lumières jusqu'aux anthropologues du siècle dernier, et de là jusqu'à Childe et ses successeurs, ce fut l'approche la plus commune mais les dernières décennies l'ont rendue caduque. De nouvelles approches ont été inventées en relation avec le développement de nos connaissances sur les sociétés de chasseurs-cueilleurs. Ce qui pouvait sembler simple il y a quelques générations est alors devenu extrêmement compliqué.

La contribution la plus significative dans la transformation des idées traditionnelles vint peut-être de la conférence de 1966 sur *Man the Hunter* (Lee et DeVore 1968). On y apprit, en effet, que la vie des chasseurs-cueilleurs, au moins dans les milieux les plus hospitaliers, n'était pas aussi difficile ni aussi monotone qu'on l'imaginait jusqu'alors, que l'efficacité de leur mode de subsistance avait généralement été sous-évaluée et, en conséquence, que l'agropastoralisme ne représentait pas nécessairement un avancement ou un progrès et que le passage d'un mode de production à l'autre n'était peut-être pas aussi dramatique qu'on l'avait jusqu'alors cru.

Venant également modérer le contraste généralement admis entre ces deux modes de subsistance, plusieurs préhistoriens, surtout ceux du groupe de Cambridge dirigé par E.S. Higgs (1972), proposèrent une transition moins révolutionnaire, plus fluide et plus continue suggérant que des termes comme celui de domestication soient remplacés par une échelle plus subtile de modifications des relations entre l'homme, les plantes et les animaux. À ce propos, ils soulignaient que des formes de contrôle des ressources naturelles qui ressemblaient à des formes de production précédaient l'agriculture ou l'élevage, remontant jusqu'au Paléolithique.

Sans que ces propositions ne fassent l'unanimité, elles ont néanmoins incité le développement d'une vue moins dichotomique des processus et



jeté un sain doute sur le cadre traditionnel rigide du découpage Paléolithique-Mésolithique-Néolithique inventé par les taxonomistes du XIXe siècle.

En 1972, Robert Braidwood se demandait même s'il était réaliste de distinguer entre « intensive collecting » et « early agriculture » quand on analysait certaines formes d'exploitation d'espèces morphologiquement sauvages. Le concept de continuité est donc venu s'imposer et, comme un observateur l'a dit, on devint peut-être Néolithique comme on tombe en amour : on peut toujours identifier le phénomène une fois qu'il est bien affirmé mais il est souvent difficile de préciser les étapes de cette affirmation.

Une troisième source de réflexion critique sourd de l'éternel débat sur la nature réelle de l'organisation sociale des chasseurs-cueilleurs non sédentaires. Devrait-on admettre, avec Radcliffe-Brown et d'autres, qu'ils forment très généralement des groupes rigides, patrilineaires et patrilocaux ou, avec des ethnologues plus jeunes, qu'ils sont surtout bilatéraux et flexibles ? Sont-ils autoritaristes ou égalitaristes ? Quelle est l'importance de la polygynie ? De la territorialité ? Quels sont les liens entre certaines règles exogamiques et les circonstances écologiques et démographiques ?

En réalité, la diversité entre les sociétés de chasseurs-cueilleurs est parfois plus importante entre groupes de cette catégorie qu'entre certains de ceux-ci et quelques groupes de producteurs ; en conséquence certains ethnologues remettent même en question la légitimité du concept de société de chasseurs-cueilleurs (Arcand 1981). Que ce soit ou non un débat quasi-idéologique entre ethnologues, il est incontestable que c'est un débat qui génère l'incertitude chez les archéologues, l'inquiétude sur l'état actuel des connaissances ethnographiques, sur la justesse des analyses et, finalement, sur la pertinence de ces groupes dans le traitement des processus ayant transformé les chasseurs-cueilleurs du début de l'Holocène.

En dépit de la conscience qu'il a des dangers du raisonnement analogique, l'archéologue est, par définition, dépendant d'une évaluation des données ethnographiques dans sa quête d'intelligibilité et dans la formulation de certaines hypothèses. Il commence à se demander s'il ne construit pas lui-même sur une base trop meuble de sable ethnographique ou s'il ne se tient pas sur un tapis qu'on peut retirer sans avertissement.

Ce doute est renforcé par ceux qui nous assurent que les sociétés actuelles de chasseurs-cueilleurs ne sont pas nécessairement représentatives de celles qui sont étudiées par le préhistorien, d'une part parce qu'elles ont pu être influencées et même déformées par des millénaires de contact avec les agriculteurs ou leurs commerçants, d'autre part parce qu'il y a peut-être eu des sociétés de chasseurs-cueilleurs avant le Paléolithique supérieur ou même au début de l'Holocène qui n'ont pas d'analogues ethnographiques.

Je ne parlerai pratiquement pas des déterminismes de la transformation, sujet pourtant très séduisant en archéologie et où on continue d'affronter

les hypothèses les plus variées comme autant de soldats de bois. Les uns jouent avec des situations de stress, d'autres refusent, certains avancent des causes principales, d'autres préfèrent des facteurs multivariés. En gros, on pourrait distinguer deux grands ensembles de propositions : celles qui insistent sur les fonctions adaptatives et invoquent des pressions exogènes comme des modifications écologiques ou des pressions démographiques (e.g. Binford 1968; Cohen 1977) et celles qui focalisent sur des mécanismes internes et plus spécialement sur des contradictions dans la structure sociale suscitant des inégalités provoquant elles-mêmes des besoins de production de subsistance accrus. On trouve dans ce dernier ensemble plusieurs théoriciens marxistes (Beaucage 1976; Tilley 1981) mais certains ne le sont pas nécessairement (Cauvin 1977). Quoique cet ensemble ait eu plus de faveur au cours des dernières années, je ne trouve pas que les modèles offerts soient plus convaincants que ceux des premiers et ils sont plus difficiles à vérifier archéologiquement<sup>2</sup>.

Évidemment, des adeptes du compromis cherchent des thèses de ralliement et Childe lui-même avait vainement tenté de combiner des forces de détérioration écologique et de vagues allusions à des défauts innés aux économies de chasseurs-cueilleurs.

Quoi qu'il en soit, aucune thèse n'a encore comblé toutes les attentes et on soupçonne de plus en plus qu'il y eut probablement plusieurs formes qualitativement différentes de transition en différentes régions du monde. Un champ prometteur de la recherche pourrait se trouver dans la distinction entre les systèmes de rendement immédiat et les systèmes de rendement différé parmi les systèmes économiques (Woodburn 1980). Il se pourrait par exemple que les tendances à la production de nourriture aient été plus soutenues dans les groupes qui soulignaient déjà l'importance de la conservation et de l'accumulation de certains biens et qui adoptaient des moyens techniques plus complexes mais la démonstration archéologique reste à venir.

Ce n'est donc qu'au risque d'une distorsion dangereuse des faits qu'il semble que nous puissions parler d'un événement aussi complexe que celui du passage d'une organisation prédatrice à une organisation productrice. Nous ne savons même pas avec assurance le nombre de cas indépendants d'une telle transition au cours de la préhistoire et encore moins le nombre d'adoptions secondaires résultant de contacts directs, d'échanges d'information ou de diffusion. Les données actuelles nous permettent de croire à des transitions indépendantes dans le Nouveau Monde (surtout basé sur la domestication des plantes) et dans l'Ancien (véritable agropastoralisme). Ces données permettent aussi de croire que la domestication des animaux

---

<sup>2</sup> Nous ne voulons pas discuter ce point en détail mais nous croyons probable que les modèles invoquant des facteurs endogènes sont plus utiles dans la recherche d'explication du changement affectant les sociétés complexes, alors que les modèles faisant appel à des facteurs exogènes sont plus efficaces quand on étudie les sociétés de chasseurs-cueilleurs ou celles des premiers producteurs.

(chèvres, moutons) et des plantes (blé, orge, légumineuses) était déjà acquise vers 7000 avant notre ère au Proche-Orient, peut-être vers 6000 B.C. en Afrique et en Europe, vers 5000 B.C. en Chine (culture du riz), peut-être vers la même date en Inde, mais nous ne savons pas le nombre de centres réels d'origine. En Mésoamérique, l'agriculture du maïs est bien attestée vers 5000 B.C. mais, en Amérique du Sud, un mode de vie producteur pourrait être beaucoup plus tardif.

Pour les suites de notre propos, le nombre de creusets d'origine importe peu car nous croyons qu'il dut y avoir partout des processus semblables de désintégration et de réintégration dans des sociétés réalisant cette transition et ce sont les résultats de ces processus, particulièrement les résultats affectant l'organisation interne de ces sociétés que nous retiendrons dans les pages qui vont suivre.

## ☐ Les transformations sociales et politiques

Le contrôle de la production de la nourriture permet sans aucun doute d'accéder *globalement* à un niveau de productivité économique que ne pouvaient atteindre les sociétés exclusivement prédatrices, même si, dans *certaines régions*, la chasse, la pêche et la cueillette pouvaient occasionnellement être plus productives que le système agropastoral le plus primitif.

Aussi importantes, sinon plus importantes dans le développement culturel que la production elle-même, ce sont les spécialisations du travail et de la production ainsi que les changements dans l'organisation sociale et politique qui marquent le plus les groupes qui vont se développer avec le Néolithique au cours des millénaires. Dans leur discussion, je me contenterai d'aborder la période qui précède l'émergence des États, produits ultimes de cette première « révolution » et je me concentrerai sur la présentation d'une image générale, applicable à ce qui se passe dans les deux hémisphères mais sans retenir certains accents propres à chacun.

Le plus souvent, la production de nourriture est reliée, causalement ou conséquemment, à des groupes à la fois plus importants et plus sédentaires qu'avant<sup>3</sup>. Les concentrations ou les dispersions saisonnières liées aux fluctuations des ressources sauvages n'étaient plus aussi nécessaires. Par contre, la nouvelle stratégie économique avait aussi des exigences propres et ce double ensemble de faits dut altérer considérablement l'organisation de ces sociétés et devenir en même temps cause et effet de nouveaux changements. Comme le montre par exemple le développement de sociétés préhistoriques complexes en Amérique où les animaux de trait et les véhicules à roue

<sup>3</sup> Soulignons cependant que, selon certains auteurs, de grandes communautés, parfois appelées villes ou cités, seraient présentes dans des contextes pré- ou non-agricoles en plusieurs endroits du monde, de la côte du Pérou jusqu'au Proche-Orient, par exemple à Jéricho en Palestine, à El Paraiso et Punta Grande au Pérou. Mais ces arguments ne sont pas acceptés à l'unanimité.

n'étaient point connus, où le métal était également rare, le développement de l'organisation sociopolitique compensait les lacunes technologiques.

Quand les groupes locaux deviennent plus peuplés, ils entraînent avec eux des ajustements scalaires plus complexes : « plus il y a de gens en interaction, plus la structure d'organisation doit devenir ramifiée » (Naroll 1956: 690). Parmi les nouveaux mécanismes qui s'imposent, il y a ceux devant favoriser la production et la distribution des ressources, la résolution des conflits, le découpage (par âge, sexe, etc.) des rôles de direction de production, le recrutement de la population (c'est-à-dire les règles de mariage, les normes de relation parents-enfants, individus-familles, individus-individus). Quoique l'on doive admettre que les chasseurs-cueilleurs pouvaient être variés et présenter une organisation parfois complexe, avec des familles étendues et des lignages, occasionnellement même avec une stratification sociale, cette complexité deviendra surtout commune avec les groupes de producteurs.

Pour reprendre ce qu'en dit Service, le développement de l'activité et de la productivité économique aura pour effet de consolider les bandes, qu'elles fussent exogames et patrilocales-patrilinéaires ou flexibles et bilatérales, et celles-ci seront peu à peu remplacées par des tribus et des chefferies. En même temps se développeront vraisemblablement différents concepts d'identité corporative et de territorialité, déjà présents antérieurement mais prenant cette fois un caractère d'appartenance plus explicite et plus exclusif qu'avant. Peut-être fallut-il attendre cependant le développement d'un mode de production plus intensif pour que l'idée de propriété familiale remplace celle de propriété corporative.

On peut croire que l'endogamie villageoise devint aussi plus commune à mesure que les groupes se sédentarisèrent et augmentaient leur population. Les lignages ont pu aussi devenir des moyens privilégiés de mobilisation de la main-d'œuvre et de recrutement de défenseurs des droits transmis. Ce modèle général n'est pas rigide et l'organisation particulière variera selon les modalités de production (pasteurs, agriculteurs), les capacités de production (influençant elles-mêmes l'importance de la population et celle de ses surplus) et l'emphase propre à chaque groupe sur les liens cognatiques, les formes de filiation et de résidence, etc. Il devient donc difficile sinon impossible de préciser davantage.

L'accentuation de la division interne des rangs et des statuts semble aussi aller de pair avec le développement de la production de nourriture. Certes, toutes les sociétés prédatrices ne sont pas égalitaristes mais, grâce au potentiel d'accumulation de richesses et de pouvoir du nouveau mode de production, la stratification peut s'y développer à un niveau jusque-là inégalé. L'accumulation de surplus n'y est pas inévitable, mais elle y est plus facile et ces surplus pourront être accumulés pour un usage futur, ou pour du commerce. En fait, s'il est vrai que les sociétés non stratifiées n'ont généralement qu'un bas niveau de productivité, on peut croire alors

que le développement de la stratification peut devenir un moyen, plus ou moins inconscient, à la fois d'accroître cette productivité et d'en concentrer les avantages en certaines mains. Le même contexte favorisera aussi la transition d'une chefferie ou d'un leadership plus diffus en des systèmes plus complexes dominés par des chefs puissants et des rôles héréditaires que l'on ne connaît que dans les communautés de chasseurs-pêcheurs-cueilleurs les plus prospères (exemple : ceux de la Côte Nord-Ouest du Pacifique). On peut aussi s'attendre à trouver de nouvelles formes d'organisation dépassant la famille ou la communauté : clans, corporations, alliances, groupes d'âge...

Les chefs les plus forts éviteront les fissions communes chez les sociétés prédatrices en inventant des façons de prévenir les conflits internes, de régler les inévitables disputes, de garder « leurs » effectifs et de renforcer la tendance à l'augmentation de la population et à la stabilité. Une autre conséquence de cette augmentation démographique et de cette concentration des surplus pourra être de favoriser, par-delà une première stratification, l'émergence ou l'affermissement de l'inégalité des statuts où la richesse peut devenir l'indicateur d'une distinction héréditaire, entourée de privilèges sociaux, cérémoniels et même d'une certaine autorité. Chez les pasteurs nomades, cette richesse et ce prestige pourront s'affirmer dans l'accumulation des bêtes alors que chez les groupes plus sédentaires, on pourra les distinguer dans des habitudes de consommation, l'accès à des produits de luxe, la possession d'esclaves. Dans des cas plus développés encore, on pourrait aboutir à la domination d'une véritable classe dominante héréditaire et à l'éclosion d'associations volontaires comme les fraternités ou les sociétés secrètes chargées de mousser la solidarité civile et de combattre le clivage des groupes de parenté.

La présence même de communautés de plus en plus importantes, permanentes, productives et consommatrices dut aussi aller de pair avec une plus grande spécialisation artisanale et une plus grande division du travail qu'avant. Au début, il dut n'y avoir, comme chez les chasseurs-cueilleurs, qu'une répartition complémentaire des tâches en fonction de l'âge et du sexe, mais on vit bientôt apparaître des spécialistes à temps plein qui ne faisaient même plus d'agriculture. Cette tendance a déjà été soulignée par Naroll (1956) et les données archéologiques pourraient, au moins en principe, refléter ces spécialisations : obtention des matériaux de base, création d'outils de pierre, fabrication de la poterie, travail du bois, commerce, médecine, religion.

On a aussi cru depuis longtemps qu'il pouvait y avoir une relation entre le mode de production de la nourriture et le statut des femmes. Certains, à la suite de Bachofen, ont envisagé dès le XIXe siècle une première phase d'agriculture caractérisée par le matriarcat, la dominance des femmes, l'héritage selon les lignées maternelles et l'adoration de déesses de la fertilité. Ce dut être beaucoup plus complexe et on peut croire aussi, d'après l'exemple des !Kung San (Lee 1979), que certaines sociétés de chasseurs-

cueilleurs où les femmes avaient un statut élevé et une position d'autorité ont aussi pu les défavoriser avec le passage à l'agriculture mais je ne puis juger si, en devenant sédentaires, les hommes ont pu acquérir un plus grand contrôle sur leurs femmes et restreindre les occasions d'aventures qu'elles auraient pu avoir en pratiquant la cueillette comme le suggère Orme (1977).

Dans les sociétés horticoles où les femmes assument une large part du travail, leur position économique et politique tend à être forte alors qu'elle semble s'affaiblir avec l'intensification de l'agriculture et surtout quand il y a usage de la charrue (généralement utilisée par les hommes) et que la contribution directe des femmes décroît relativement.

Il n'y a pas d'évidence nette que le passage à la production de la nourriture soit accompagné d'un changement de la patrilinéarité vers la matrilinearité, tout dépendant du système agricole qui devient alors favorisé. Les données ethnographiques ne permettent pas non plus d'affirmer que ce passage soit corrélé avec l'accroissement d'unions polygames ou monogames quoique la polygynie semble un peu plus fréquente chez les chasseurs-cueilleurs (Textor 1967: par. 292).

Plus la production de nourriture s'affirme, plus on peut croire que la période de l'adolescence sociale aurait tendance à être brève. Chez les chasseurs-cueilleurs, surtout chez ceux qui sont dans les situations les plus favorables, cette période est souvent longue parce qu'on n'attend guère de la production économique des jeunes qui doivent acquérir beaucoup d'habileté et de force avant d'être efficaces. Par contre, chez les sociétés productrices, les enfants sont mis à contribution dès leur jeune âge, surtout au temps des semailles et des récoltes mais aussi dans l'entretien des jardins, la bergerie et autres travaux complémentaires. Ainsi, la maturité sociale et le mariage tendent à être plus précoces que chez les chasseurs-cueilleurs et les adolescents sont plus rapidement intégrés à la vie adulte.

Qu'en est-il enfin de ce problème des origines de l'inégalité sociale ?

Il est maintenant acquis que l'inégalité sociale n'est pas le propre des communautés agropastorales et qu'elle peut être occasionnellement très marquée chez certains chasseurs-cueilleurs qui reconnaissent l'inégalité des statuts et qui peuvent pratiquer l'esclavage. Si de telles situations existaient aussi avant le Néolithique, alors le passage à la production de la nourriture ne saurait devenir la cause de l'inégalité. En ce cas, nous saurions alors que sourire aux arguments de Rousseau qui examine l'humanité dans sa sortie de l'état de nature et qui la voit devenir inégalitaire avec l'intégration de la division des tâches et l'appropriation inégale des biens de production : « La Métallurgie et l'agriculture, dit-il, furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le Poète, c'est l'or et l'argent, mais pour le Philosophe ce sont le fer et le bled qui ont civilisé les hommes, et perdu le Genre humain... on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons » (1755: 97).

En réalité, même si Rousseau propose une séquence événementielle erronée (il y avait sans doute de l'inégalité avant la métallurgie et presque certainement avant l'agriculture) et même si son concept d'état de nature est aussi exagéré que celui de Hobbes, il n'en demeure pas moins qu'il avait bien soupçonné la nature et les conséquences de ce que nous appellerons plus tard le Néolithique. Ce que la production de nourriture permet, ce fut de rendre possible l'intensification de l'inégalité en même temps que celle de la production de la nourriture. Les humains purent alors contrôler et domestiquer d'autres humains comme ils le faisaient des plantes et des animaux.

Sous cet angle, il est évident que la nature « progressive » de la Révolution Néolithique devient beaucoup moins nette qu'elle ne l'était aux yeux de Childe et de ses disciples, beaucoup moins avantageuse au niveau de la qualité de la vie que la plupart des anthropologues et des préhistoriens ne l'auraient cru il y a quelques années.

En réalité, toutes les conséquences logiques de la production de nourriture n'ont pu apparaître dans la brève période du Néolithique qui s'intercale elle-même comme une transition entre une très longue période dominée par une économie prédatrice et une période d'agriculture plus intensive qui sera bientôt suivie d'une industrialisation qui paraît devoir représenter aussi le futur immédiat de l'humanité. Qu'on la conçoive alors comme une sorte d'« âge d'or », comme un état équilibré mais temporaire entre la vie satisfaisante mais peu intense du Paléolithique et celle de l'exploitation et de l'inégalité qui lui succédera, comme Lévi-Strauss (1955) et certains autres le croient, ne devient alors qu'une question d'appréciation personnelle.

## ☐ Notre contribution

En dernière analyse, la seule justification de la présence de l'archéologue dans ce débat est de pouvoir livrer aux gens intéressés des documents inédits et des explications qu'il croit plus solides que les spéculations pures de ses prédécesseurs.

Au niveau des découvertes factuelles son dossier est riche. Depuis plus d'un demi-siècle et à travers le monde, la truelle de l'archéologue a livré d'abondants vestiges témoignant de la réalité objective de cette transition et du fait qu'un type de société, jadis universel, fut relayé de façon relativement brusque et soudaine par un autre type de société ayant intégré un principe économique différent.

C'est quand nous examinons les détails de cette transformation que les difficultés surgissent et que nous arrivons de façon incertaine à traduire les changements de la culture matérielle en changements dans la structure sociale que nous voulons analyser.

En fait il n'y a pas beaucoup de problèmes à démontrer que les changements technologiques et que la transformation du mode de subsistance eurent lieu. L'apparition de nouveaux outils, de la poterie, des moyens de stockage ainsi que les restes de plantes et d'animaux forment une documentation adéquate. De la même façon on peut présenter des calculs raisonnables au sujet de l'augmentation de la population et de la dimension des établissements.

Mais qu'en est-il de l'évolution de l'organisation sociale et de l'idéologie que nous prétendons aussi atteindre ? Les résultats dans ce domaine sont beaucoup plus minces, moins convaincants et quoiqu'il soit encore trop tôt pour justifier un implacable pessimisme, nos succès sont encore très fragiles. Les archéologues sont devenus plus conscients qu'ils ne l'étaient de la complexité des relations, souvent indirectes, qui lient la culture matérielle aux comportements sociaux économiques et de l'enveloppe symbolique ou secondaire qui, en modifiant les objets, masque souvent leur réelle signification (Hodder 1982).

À seul titre d'illustration et dans un domaine que je connais bien au Proche-Orient, signalons par exemple que Flannery (1972) a proposé une relation entre la transition de la forme des maisons qui furent construites par les Natoufiens et les groupes du début du Néolithique (rondes ou ovales) et celles qui furent construites après (carrées ou rectangulaires) et la transition entre des communautés polygynes vivant en grandes maisonnées composant l'unité de production (comme aujourd'hui en Afrique) et les vrais villages composés de familles nucléaires monogames. Selon lui, ce dernier modèle se serait avéré plus efficace et aurait remplacé l'autre entre 9000 et 7000 B.C. parce qu'il favorisait davantage la coopération dans le travail, permettait l'émergence d'une stratification sociale et la création d'un leadership facilitant la croissance et l'accumulation de pouvoir. L'argumentation peut être séduisante mais il est difficile de la démontrer réellement et, à ce moment-là, elle n'est plus qu'une hypothèse et qu'un stimulus au raisonnement.

C'est à peu près la même chose quand on propose de transformer les crânes humains modelés superficiellement d'argile et que l'on trouve, à Jéricho et ailleurs en Palestine vers 7000 B.C., en indices d'un culte des ancêtres ou d'une idéologie de propriété partagée et d'héritage. Des différences dans le mobilier funéraire ou dans la forme de certaines habitations sur certains sites néolithiques sont souvent considérées aussi comme des reflets d'une différenciation sociale, ce qu'elles peuvent être, tout comme la plus grande importance de matériaux exotiques peut refléter des échanges et même des alliances dépassant la communauté locale. Il ne suffit cependant pas de proposer une explication logique, si séduisante soit-elle, sans chercher aussi et sans offrir des alternatives qui pourront être testées ultérieurement.



Permettez-moi de conclure en disant que l'archéologue, en dépit de toutes les difficultés, peut au moins être assuré qu'il n'est ni le premier, ni le seul chercheur à avoir pu démontrer l'existence d'un événement sans pouvoir en élucider tous les déterminismes ou sans en comprendre tous les mécanismes. À ce sujet, l'exemple de Darwin pourrait devenir réconfortant.

## BIBLIOGRAPHIE

- ALLEN W.L. et J.B. Richardson  
1971 « The Reconstruction of Kinship from Archaeological Data : the Concepts, the Methods, and the Feasibility », *American Antiquity* 36 (1): 41-53.
- ARCAND B.  
1981 « The Negritos and the Penan Will Never Be Cuiva », *Folk* 23: 37-43.
- BEAUCAGE P.  
1976 « Enfer ou paradis perdu : les sociétés de chasseurs-cueilleurs », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie* 13 (4): 397-412.
- BINFORD L.R.  
1968 « Post-Pleistocene Adaptations »: 313-341, in S.R. & L.R. Binford (éds), *New Perspectives in Archaeology*. Chicago: Aldine.
- BRAIDWOOD R.J.  
1972 « Prehistoric Investigations in Southwestern Asia », *Proceedings of the American Philosophical Society* 116 (4): 310-320.
- CAUVIN J.  
1977 « Les fouilles de Mureybet (1971-1974) et leur signification pour les origines de la sédentarisation au Proche-Orient », *Annual of the American School of Oriental Research* 44: 19-48.
- CHILDE V.G.  
1935 « Changing Methods and Aims in Prehistory. Presidential Address for 1935 », *Proceedings of the Prehistoric Society* 1: 1-15.  
1936 *Man Makes Himself*. London: Watts.  
1942 *What Happened in History*. Harmondsworth: Penguin Books.
- COHEN M.N.  
1977 *The Food Crisis in Prehistory*. New Haven: Yale University Press.
- CONDORCET Marquis de  
1973-94 *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Paris.
- ENGELS F.  
1884 *Der ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staats*. Zurich: Hottingen: Schweizerische Genossenschaftsbuchdruckerei.
- FLANNERY K.V.  
1972 « The Origins of the Village as a Settlement Type in Meso america and the Near East : a Comparative Study »: 25-53, in P.J. Ucko, R. Tringham & G.W. Dimbleby (éds), *Man, Settlement and Urbanism*. London: Duckworth.

- FUSTEL DE COULANGES N.D.  
1864 *La cité antique*. Paris.
- HIGGS E.S. (éd.)  
1972 *Papers in Economic Prehistory*. Cambridge: Cambridge University Press.
- HODDER I.  
1982 *Symbols in Action. Ethnoarchaeological Studies of Material Culture*. Cambridge: Cambridge University Press.
- LEE R.B.  
1979 *The !Kung San*. Cambridge: Cambridge University Press.
- LEE R.B. et I. Devore (éds)  
1968 *Man the Hunter*. Chicago: Aldine.
- LÉVI-STRAUSS C.  
1955 *Tristes tropiques*. Paris: Plon.
- LUBBOCK J.  
1865 *Prehistoric Times, as Illustrated by Ancient Remains, and the Manners and Customs of Modern Savages*. London: Williams & Norgate.
- MENAIRN B.  
1980 *The Method and Theory of V. Gordon Childe : Economic, Social and Political Interpretations of Prehistory*. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- MORGAN L.H.  
1877 *Ancient Society*. New York: Holt.
- ORME B.  
1977 « The Advantages of Agriculture »: 41-49, in J.V.S. Megaw (éd.), *Hunters, Gatherers and First Farmers beyond Europe*. Leicester: Leicester University Press.
- ROUSSEAU J.J.  
1975(65) *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Paris: Gallimard.
- SMITH P.E.L.  
1976 *Food Production and its Consequences*. Menlo Park: Cummings.
- TEXTOR R.B.  
1967 *A Cross-Cultural Summary*. New Haven: HRAF Press.
- TILLEY C.  
1981 « Conceptual Frameworks for the Explanation of Sociocultural Change »: 363-386, in I. Hodder, G. Isaac & N. Hammond (éds), *Pattern of the Past*. Cambridge: Cambridge University Press.
- WOODBURN J.  
1980 « Hunters and Gatherers Today and Reconstruction of the Past »: 95-117, in E. Gellner (éd.), *Soviet and Western Anthropology*. London: Duckworth.